

CHAPITRE XVIII.

Courtoisie.

La guerre était acharnée et sanglante ; elle n'était rien moins que barbare. Si l'on se rappelle ce qu'elle était au temps de la première croisade, on sentira aisément la différence. On a dit qu'au moyen âge, il n'y avait dans toute l'Europe que deux nations, les gentilshommes et les vilains : entre elles, les guerres sérieuses ; tout le reste n'était que querelles de famille. Ce n'est point trop dire. Les gentilshommes de tous les pays se croyaient pétris d'un même limon, et les vilains d'un autre. Ils eussent bien voulu ajouter un huitième jour à la création, pour les vilains. Quand les communes étaient vaincues quelque part, toutes les cours de la chrétienté se réjouissaient. Quand la chevalerie française eut écrasé les Flamands à Rosebecque, tous les nobles de l'Europe la félicitèrent comme lui devant leur salut.

Pourtant le bien est partout à côté du mal. Cet esprit de famille de tous les gentilshommes, qui les

rendait si orgueilleux et si durs pour le peuple, les rendait entre eux courtois et presque bienveillants. La même raison qui causait l'atrocité des guerres civiles mettait de la douceur dans les guerres internationales. De noble à vilain, la foi jurée n'était qu'un vain mot; de noble à noble, elle était sacrée. La gentilhommerie ne suffit point à expliquer cela; il y faut ajouter la chevalerie. Car, dans tous les temps, les aristocraties ont travaillé ensemble, comme les démocraties ensemble et les despotes ensemble, chaque principe cherchant partout son semblable et s'efforçant de vivre et de s'étendre le plus possible. Mais ce n'est qu'au moyen âge qu'on voit des aristocraties ennemies si pleines d'égards réciproques. Ce n'était pas tant à titre de nobles qu'à titre de chevaliers qu'elles se traitaient ainsi. Au lieu de la race s'ajoutait le lien de la fraternité chevaleresque.

Les exemples surabondent, et il y a plaisir à les citer.

Tout le monde sait qu'après Poitiers, le prince de Galles voulut lui-même servir à table le roi Jean, son prisonnier. Lorsque, quatre ans après, Édouard rendit à Jean la liberté, il lui donna à Calais un grand souper qui fut servi par ses enfants, le duc de Lancastre et les plus grands barons d'Angleterre, tous le chef découvert.

Ce sont là, si l'on veut, des égards politiques

entre têtes couronnées. Mais voici un trait où Édouard et son fils, ces gens si froids sur le champ de bataille, paraissent aussi chevaleresques et aussi aventureux que princes peuvent l'être. Aimery de Pavie, chevalier lombard, était gouverneur de Calais pour l'Angleterre. Séduit par les offres d'argent de Geoffroy de Chargny, seigneur français, il promit de lui livrer le château. Édouard fut instruit de ce projet de trahison. Il fit venir Aimery, lui dit qu'il savait tout, lui pardonna et lui enjoignit de continuer à traiter le marché comme auparavant. Lui-même passa la mer et se rendit à Calais. La nuit convenue pour la livraison du château, les chevaliers français se présentèrent. Édouard, qui les attendait, tomba aussitôt sur eux avec ses chevaliers, mais sans se faire connaître. Il avait laissé le commandement de cette curieuse entreprise à Gautier de Mauny, et combattait sous ses ordres, ainsi que le prince de Galles, en simple chevalier. Il eut affaire à Eustache de Ribeaumont, ce bon chevalier que l'on a déjà vu paraître en plusieurs circonstances, et deux fois Eustache, qui ne soupçonnait point sur quelle tête auguste tombaient ses coups, l'abattit sur les genoux. Les Anglais, attentifs, secoururent le roi, et Ribeaumont, mieux instruit, lui rendit son épée. Ce combat se livrait dans la nuit du 31 décembre 1349. Cette date même fut pour Édouard un prétexte de courtoisie. Il fit dire

aux chevaliers français prisonniers qu'il voulait, cette nuit de l'an, leur donner à tous à souper en son château de Calais. Il les fit vêtir de robes neuves. Le souper servi, le roi lava et les fit laver, puis il s'assit à table et les fit asseoir près de lui très-honorablement. Le premier mets fut servi par le gentil prince de Galles et les chevaliers d'Angleterre, qui allèrent ensuite s'asseoir eux-mêmes à une autre table. Après souper, on leva les tables; le roi demeura dans la salle au milieu de ces chevaliers français et anglais, et, quittant le haut bout où il était assis, se mit à aller de l'un à l'autre en parlant à chacun. Arrivé à Eustache de Ribeaumont, il lui dit tout joyeusement: « Messire Eustache, vous êtes le chevalier du monde que j'aie jamais vu le plus vaillant à attaquer et à se défendre. Dans aucune bataille je n'ai trouvé d'adversaire qui m'ait donné tant à faire que vous tout à l'heure. Je vous donne donc le prix d'armes, de l'avis et jugement de tous les chevaliers de ma cour. » A ces mots, il prit le chapelet (toque) de perles fines qu'il portait sur sa tête, le plaça sur celle de monseigneur Eustache et ajouta: « Messire Eustache, je vous donne ce chapelet comme au mieux combattant de ceux de dedans et de dehors, et vous prie de le porter cette année pour l'amour de moi. Je sais bien que vous êtes gai et amoureux, et que vous aimez à vous trouver parmi les dames et damoiselles: dites

donc partout où vous irez que c'est moi qui vous l'ai donné. Et comme vous êtes mon prisonnier, je vous tiens quitte de votre prison : vous pouvez partir demain, si vous voulez. »

Un roi qui avoue à un simple chevalier qu'il a eu fort à faire avec lui, que sa personne sacrée a pu risquer d'être vaincue, vu l'orgueil et la vanité ordinaire des rois, c'est, convenez-en, une rare et belle chose. Faites-en honneur à la chevalerie.

En 1343, Philippe de Valois fit décapiter des chevaliers bretons et normands, sous prétexte d'intelligences avec l'Angleterre. Dans le premier mouvement de son indignation, Édouard voulait, par représailles, faire mourir Hervé de Léon, son prisonnier. Le comte de Derby lui fit entendre que la félonie du roi de France ne devait point entraîner celle du roi d'Angleterre. Touché de cette raison, Édouard fit venir son prisonnier, lui rendit la liberté et lui dit : « Ha ! messire Hervé, messire Hervé, mon adversaire Philippe de Valois a montré sa félonie et cruauté en faisant mourir ces nobles chevaliers. Si je ne regardais que sa conduite, je vous ferais subir le même sort. Mais je me vaincrai moi-même ; qu'il fasse ses volontés ; pour moi, je garderai mon honneur intact. » Il chargea Hervé d'aller défier le roi de France. Quelques jours après devait se célébrer la fête de saint Georges, la grande fête de l'Angleterre. Édouard ne voulut pas que le

défi qu'il adressait au roi de France en diminuât l'éclat et que les relations courtoises des deux pays fussent pour cela interrompues. « Surtout, ajoutait-il en achevant de donner à messire Hervé sa commission, surtout dites bien à tous chevaliers et écuyers de par delà qu'ils ne laissent point pour cela de venir à notre fête, car nous les y verrons très-volontiers, et ils auront sauf aller et sauf venir quinze jours avant et après la fête. »

Entre gens qui se traitaient si bien, être prisonnier de guerre n'était pas un grand malheur. Point d'autres chaînes que celle de la parole donnée; point d'autre prison que la cour même du souverain vainqueur, où le prisonnier était quelquefois plus fêté qu'il ne l'eût été en son propre pays. Le seul désagrément était la rançon. Mais on a vu que le roi Édouard en exempta quelquefois les prisonniers qu'il estimait. D'ailleurs tout était plaisir. Le comte d'Eu et de Guines, connétable de France, fut fait prisonnier. C'était l'un des plus élégants chevaliers du xiv^e siècle, « gai, plaisant, joli et léger. » En grâce et en belles manières nul ne rivalisait avec lui. Il fit les délices de la cour d'Angleterre; le roi, la reine, les seigneurs, les dames en raffolaient. Il obtint sa liberté moyennant rançon. A peine arrivé en France, le roi Jean l'accusa de trahison et lui fit couper la tête. La captivité lui avait mieux valu que la liberté.

N'est-on pas révolté de ces allures violentes des deux premiers Valois, en opposition avec la conduite si courtoise du roi d'Angleterre? La cour de France était pourtant le foyer brillant de toute chevalerie et courtoisie. C'est que les chevaliers français valaient mieux que leurs rois.

Le retour du roi Jean en Angleterre est cité aux enfants comme un trait fort chevaleresque. Le duc d'Anjou, son fils, donné comme otage par le traité de Brétigny, et retenu seulement sur parole, s'était échappé assez vilainement. Jean déclara qu'il irait prendre sa place, et que, si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait encore se retrouver dans le cœur des rois. Accordons-lui cette belle parole, comme nous accordons à François I^{er} le fameux « fors l'honneur. » Il faut idéaliser un peu les rois et les princes. Christine de Pisan déclare n'en vouloir jamais dire que le bien. Un chroniqueur moins respectueux, mais plus sérieux que Christine, prétend que ce fut le plaisir qui ramena Jean en Angleterre. Froissart, qui ménage tout le monde pour être bien reçu partout, le laisse entendre aussi. Entre Jean et Régulus, je ne vois rien de commun. Jean savait qu'il trouverait en Angleterre, non un supplice, mais un accueil courtois et des fêtes : il n'y fut pas reçu comme un prisonnier, mais comme un hôte; il ne mourut pas dans un tonneau hérissé de pointes de fer, mais dans son hôtel de Savoie,

à Londres, au sein des plaisirs et victime des plaisirs. Cela fait plus d'honneur au roi d'Angleterre qu'au roi de France.

C'en est assez sur la courtoisie anglaise; il faut parler enfin de la courtoisie française. Nous passerons à un autre règne, mais non pas à celui de Charles V. La bonne Christine prouve, par toutes sortes de raisons, que Charles V fut parfait chevalier. Là-dessus elle s'efforce de faire signifier à ce mot *chevalier* une foule de choses qu'il ne signifie point ordinairement, et elle en donne des définitions qui s'appliqueraient tout aussi bien au législateur, au moine, ou à tout homme de réflexion et de science. Je doute que Charles eût la prétention d'être un chevalier. Quand il envoya défier le roi d'Angleterre par un valet de cuisine et non par un héraut d'armes, il me semble qu'il insulta non-seulement ce roi, mais toute la chevalerie. S'il n'avait pas sauvé la France, on ne pourrait que l'en blâmer.

Le règne de Charles VI ramena, avec les défauts, les qualités de la chevalerie. Je ne sais rien de plus admirable que l'accueil fait aux Anglais, en 1391, dans la ville d'Amiens. Le roi de France, ses oncles, d'une part, et le conseil du roi d'Angleterre, de l'autre, s'y réunirent dans l'espoir de conclure une paix définitive. Une foule de chevaliers des deux nations accoururent. Tous les chevaliers anglais,

tant que dura leur séjour, furent défrayés au compte du roi de France. Charles VI rendit même une ordonnance qui enjoignait aux hôteliers, *sous peine de forfaiture*, de ne prendre ni accepter l'argent des Anglais « ni pour boire, ni pour manger, ni pour autres communs frais. » Il ordonna, et les termes sont si forts que je veux les citer, « que nul ne fût si outrageux, *sur peine d'être décollé*, qu'il eût parole rigoureuse, débat ni querelle, en la cité d'Amiens ni au dehors, avec les Anglais, et que nul chevalier ni écuyer, *sur peine de l'indignation du roi*, ne parlât de faire armes avec aucun chevalier ou écuyer d'Angleterre; enfin que tous chevaliers et écuyers de France, soit aux champs, soit au palais, soit dans les églises, fussent attentifs à réjouir par de douces et courtoises paroles les chevaliers et écuyers d'Angleterre.... » Si un Anglais était trouvé le soir égaré par les rues, on devait le ramener courtoisement en son hôtel. Les chevaliers et écuyers français devaient aller le soir avec des torches, mais point les Anglais, qui jouissaient ainsi, sans peine ni dépense, de la lumière française, dans un temps où les réverbères n'étaient pas inventés. Je ne pense pas que l'hospitalité ait été jamais plus complètement et plus courtoisement pratiquée; et, quand on songe que cela se passait au milieu même de ces cent ans de guerre acharnée que se firent la France et l'Angleterre, on s'aper-

çoit bien que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que ces deux grandes nations se connaissent et s'estiment.

Voici un autre exemple bien frappant de loyauté internationale, en même temps que de point d'honneur national. Un très-noble chevalier anglais, messire Pierre de Courtenay, vint à la cour de France et demanda à faire armes avec messire Guy de La Trémoille. La joute commença sous les yeux du roi et des seigneurs; mais, après le premier coup de lance, le roi déclara que c'était assez. Courtenay, peu satisfait, malgré les beaux présents qu'on lui fit, reprit le chemin de l'Angleterre. On lui donna pour l'accompagner, par honneur, le sire de Clary, hardi et entreprenant chevalier. Ils s'arrêtèrent en route à Luxeuil-en-Artois, auprès de la comtesse de Saint-Pol, qui les reçut gracieusement. On causa. La comtesse demanda au chevalier anglais ce qu'il pensait du royaume de France. Il répondit qu'il le trouvait grand, beau, riche et bien défendu. « Et, continua-t-elle, êtes-vous content des seigneurs de France? Ne vous ont-ils pas fait bonne chère et bon accueil?— Certes, madame, je suis fort content d'eux pour ce qui est de l'accueil; mais, quant à l'objet de mon voyage, ils m'ont médiocrement satisfait. Si le sire de Clary, chevalier de France, fût venu en Angleterre et qu'il eût demandé armes à qui que ce fût, on l'eût servi

pleinement selon son désir. Je n'ai pas été traité ainsi. J'étais venu d'Angleterre à grands frais et à grande fatigue pour faire armes; on nous mit, à la vérité, l'un devant l'autre, en armes, messire de La Trémoille et moi; mais à peine eûmes-nous jouté une lance, qu'on nous arrêta, et l'on me dit de par le roi que c'était assez. Je le dis, madame, et le dirai et maintiendrai partout où je viendrai, que je n'ai pas trouvé à qui faire armes, et que la faute n'en a pas été à moi, mais aux chevaliers de France.» La comtesse engagea le sire de Courtenay à ne point se courroucer, l'assurant qu'il n'avait encouru aucun blâme en obéissant à la prière du roi; et le lendemain, quand les deux chevaliers prirent congé d'elle, elle donna à chacun une très-belle boucle d'or. Quand ils furent arrivés près de Calais, le sire de Courtenay remercia le sire de Clary, et le pria de ne pas aller plus loin. Clary avait encore sur le cœur les paroles que le chevalier anglais avait dites à la comtesse: « Messire Pierre, lui dit-il, vous êtes en Angleterre, sur la terre de votre roi. Je vous ai accompagné jusqu'ici, par l'ordre du roi, notre sire, et de monseigneur de Bourgogne. Maintenant, rappelez-vous le langage que vous avez tenu en la chambre de Mme de Saint-Pol; vous avez parlé là d'une manière injurieuse pour les chevaliers de France. Sachez donc que je m'offre ici, quoique je sois l'un des moindres

de ce pays, pour prouver que le royaume de France n'est pas si vide de chevalerie que vous ne trouviez bien avec qui faire armes ; et si vous le voulez, ce sera avec moi, ou ce soir ou demain matin. Ce n'est point par haine contre vous que je parle ainsi ; c'est uniquement pour garder l'honneur de notre côté ; car je ne veux pas que, de retour en Angleterre, vous vous vantiez d'avoir, sans coup férir, déconfit les chevaliers de France.— Sire de Clary, répondit Courtenay, vous parlez bien, et j'accepte votre parole ; soyez donc, demain matin, à cette place, j'y serai aussi, et nous courrons ensemble, l'un contre l'autre, trois courses de lance ; vous rachèterez ainsi l'honneur du roi de France, et me ferez grand plaisir.— Je vous promets, dit le sire de Clary, que je serai ici à l'heure que vous me dites. » Ils se séparèrent là-dessus, et, comme on se faisait souvent la guerre sur la frontière de Calais et de Boulogne, ils n'eurent pas de peine à se pourvoir d'armes, de targes, de chevaux et de lances bonnes et roides. Le lendemain, à l'heure dite, ils se rencontrèrent au lieu où ils avaient causé la veille. Le capitaine de Calais accompagnait Courtenay, et le sire de Clary avait amené aussi quelques compagnons. On leur donna les lances, ils s'éloignèrent, éperonnèrent leurs chevaux et coururent l'un sur l'autre : ils se manquèrent cette première fois, et en parurent fort mécontents. A

la seconde joute, ils se rencontrèrent et vinrent droit l'un sur l'autre. Le sire de Clary atteignit le chevalier d'Angleterre avec tant de force, que sa lance lui perça la targe et l'épaule, et qu'elle ressortait de la longueur de la main. Le sire de Clary acheva sa course, se retourna et s'arrêta comme doit faire tout chevalier bien instruit. Voyant, toutefois, que le chevalier anglais était à terre, et pensant bien qu'il l'avait blessé, parce que sa lance avait volé en éclats, il se rapprocha et demanda si son adversaire en voulait encore. « Nenni, chevalier, répondit le capitaine de Calais; allez-vous-en, car vous en avez assez fait. »

Le sire de Clary retourna en France, bien persuadé qu'on le louerait de sa bonne conduite. Il n'en fut rien : les uns l'appelaient traître, pour avoir blessé et mis en péril de mort un chevalier étranger confié à ses soins; d'autres ajoutaient même qu'il avait mérité de perdre sa terre et d'être banni à tout jamais du royaume. Le sire de La Trémoille était le plus animé contre lui. Clary fut mandé devant le roi et son conseil. On lui dit qu'il avait forfait à son devoir et mérité d'être gravement puni. Stupéfait, à ces dures paroles, il se défendit avec une noble énergie. Il rapporta les paroles du sire de Courtenay. « Messeigneurs, ajouta-t-il, quand je l'ouis dire cette parole en ma présence devant une si haute dame que la comtesse de Saint-Pol, sœur

du roi d'Angleterre, elle me fut trop pesante ; néanmoins je me contins sur l'heure, parce que vous l'aviez confié à ma garde, et je ne lui en fis rien voir tant que nous fûmes dans le royaume de France. A la vérité, en prenant congé de lui, dans la marche de Calais, je lui rappelai les paroles qu'il avait dites à Luxeuil.... (Ici le récit du combat.) Vous m'avez mandé, je suis venu ; je pense avoir bien agi et gardé l'honneur du royaume de France et des chevaliers qui y sont. Je vous ai conté la pure vérité du fait. Je m'en remets au jugement de monseigneur le connétable et de messeigneurs les maréchaux de France ; je m'en remets au chevalier messire Pierre de Courtenay lui-même, et aussi à ce que voudront décider, bien conseillés et informés, tous chevaliers et écuyers d'honneur de France et d'Angleterre. » Quand on eut entendu le sire de Clary, on changea de sentiments à son égard. Il ne put toutefois échapper à un sévère châtement, et demeura quelque temps en prison, sa terre saisie, et sur le point d'être banni du royaume. Quand l'intercession de quelques puissants personnages, et en particulier de la comtesse de Saint-Pol, eut amené sa délivrance, on le mit en liberté avec ces sévères paroles : « Sire de Clary, vous avez mal agi quand vous vous offrites à faire armes avec messire Pierre de Courtenay, qui était sous le sauf-conduit du roi et remis

en votre garde pour le conduire jusqu'à la ville de Calais. Vous avez eu tort, quand vous relevâtes ses paroles avant d'être revenu en France auprès des seigneurs et de leur avoir dit : « Telles paroles « impétueuses contre l'honneur des chevaliers de « France ont été dites en ma présence par messire « Pierre de Courtenay. » Ce qu'on vous eût conseillé de faire, vous l'eussiez fait ; et c'est pour avoir agi autrement que vous avez été puni. Or, soyez une autre fois mieux avisé. — Grands mercis ! répondit le sire de Clary ; mais je pensais avoir bien fait. »

On voit avec quelle sévérité, même excessive, les règles de la courtoisie internationale étaient maintenues. Chaque jour, à la guerre, dans les défis et les duels où se provoquaient les chevaliers et les écuyers des deux nations, éclataient la même courtoisie et la même loyauté ; et, si quelque coup déloyal ou malheureux attristait le combat, l'indignation ou le chagrin était égal dans les deux camps.